

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 30 fr. pour l'année.  
— 14 — pour 6 mois.  
— 6 — pour 3 mois.  
Département du Rhône, 21 fr.  
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



# L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Extraite Lyonnais),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture:

Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;  
Paraît tous les Dimanches

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Avec notre numéro de ce jour, nos Abonnés. recevront *Charlotte de Savoie*, ballade de 1470, paroles de M. Antony RÉNAL, musique de M. RUOTTE.

Dimanche prochain nous ferons paraître, pour notre deuxième planche des tableaux reproduits de l'Exposition de la Société des Amis des Arts, une *Prédication au moyen-âge, dans l'église de San-Mignato, à Florence*, par M. Auguste FLANDRIN.

Ce tableau a obtenu une médaille d'or au salon de Paris, et une médaille d'argent au salon de Rouen, en 1841.

Notre lithographie de cette belle toile est également due au crayon de M. Auguste Flandrin.

## ÉTRENNES.

Les personnes qui, à partir du 15 décembre jusqu'au 15 janvier prochain, prendront un abonnement d'un an à *L'Artiste en province*, recevront gratuitement, et à titre d'Etrennes,

### UN VOLUME A LEUR CHOIX

*De la belle Bibliothèque Charpentier, publiée à Paris.*

Nous n'avons pas à faire l'éloge de cette riche collection, si variée, et aujourd'hui si populaire; les classiques français et étrangers, et nos auteurs du jour les plus aimés, sont là; et les prospectus parisiens, aussi bien que la vente de tous les jours de ces volumes si commodes, ont suffisamment prouvé le luxe et la correction de ces éditions. (Voir aux annonces, pour les choix à faire, le Catalogue général de la Bibliothèque Charpentier.)

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 décembre, le 1<sup>er</sup> janvier et le 15 janvier, et qui renouvelleront pour un an, jouiront de la même faveur.

TRÈS INCESSAMMENT,

### MÉLODIE POUR PIANO SEUL,

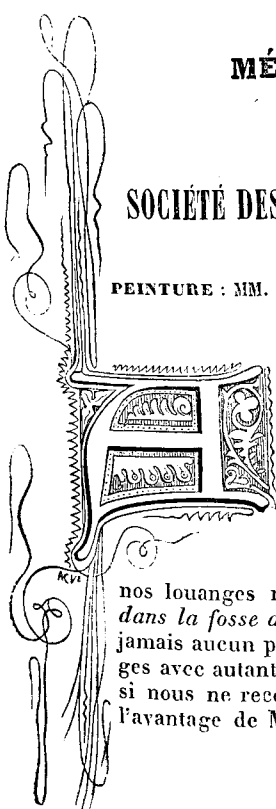
Par M. Alexandre Billel.



### SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS. — EXPOSITION DE 1844.

5<sup>e</sup> ARTICLE.

PEINTURE: MM. LEULLIER, DEBAY, SIMON GUERIN, CH. LEFÈVRE, MOLIN, DEPRÉ; Mile Sophie HUBERT.



U milieu de notre analyse hebdomadaire, nous procédons bien plutôt par ordre de genres que par rang de talents, ce qui explique suffisamment pourquoi bien des œuvres d'un mérite supérieur ne sont pas citées ici en première ligne. La marche que nous avons adoptée nous ramène encore cependant à une des plus belles choses de l'Exposition, et nous donne l'occasion de parler une seconde fois de M. Leullier, dont le talent nous est tellement sympathique, que nos louanges n'égalent que faiblement notre admiration. Le *Daniel dans la fosse aux lions*, de M. Leullier, nous force à convenir que jamais aucun peintre, excepté Rubens, n'a traité les animaux sauvages avec autant de force et de vigueur, et nous allons dire de vérité, si nous ne reconnaissons bien vite que la vérité est tout entière à l'avantage de M. Leullier. En effet, Rubens, artiste d'une imagina-

tion vive et ardente, concevait et exécutait des lions d'une beauté peu commune, mais dont les modèles n'appartenaient guère qu'à lui. Ici, au contraire, on en est à se demander si M. Leullier a vécu dans les déserts de l'Afrique en tête-à-tête avec les bêtes féroces pour qu'il ait pu garder dans la pensée d'une façon aussi intime le souvenir de leurs poses, de leurs mouvements, en un mot, de toute leur individualité. Nous ne doutons pas que la Société des Amis des Arts ne fasse l'acquisition de ce tableau, et nous envions le sort de celui auquel la fortune le destine. C'est là une œuvre de choix et d'un mérite tout-à-fait exceptionnel, attendu que messieurs les lions ne sont pas gens à poser devant un peintre, ni à permettre surtout qu'on saisisse chez eux l'action et le mouvement. On pourrait peut-être désirer que la toile de M. Leullier fût plus complètement finie, que la main de Daniel fût un peu moins grosse, et que le prophète, dont l'écriture nous parle comme d'un homme très jeune encore, eût plus de fraîcheur et de candeur peut-être; mais cesont là des défauts inhérents à l'imagination vive et bouillante de M. Leullier, et ce serait avoir mauvaise grâce que de trop le chicaner là-dessus. Au reste, en ce qui concerne le talent de cet artiste pour représenter les animaux avec vérité, nous savions à quoi nous en tenir déjà. On se souvient avec plaisir de son tableau des *Chrétiens livrés aux bêtes*, de l'année dernière, et que l'on a pu voir reproduit par la gravure, mais peut-être pas aussi heureusement que nous l'aurions désiré.

Passons de ce talent plein de chaleur réelle, à la peinture froide et affectée de M. Debay. En examinant son *Miltiade dans les fers*, nous nous sommes crus transportés aux plus beaux temps de l'Empire, et ceci soit dit sans malignité aucune. Ce qui nous étonne le plus, c'est que nous croyons nous rappeler que M. Debay est un homme jeune encore, et que c'est mieux par choix et par mauvais goût, plutôt que par habitude, qu'il fait cette peinture académique et maniérée. Du reste, si l'on ne peut pas avoir plus de science, on ne peut pas avoir à un moindre degré le sentiment de l'art. M. Debay est un grand faiseur; il connaît les proportions voulues et arrêtées par des règles, comme si la nature avait jamais posé des règles dans ses productions, et il étale avec complaisance toute sa science anatomique. M. Debay, répétons-le, est un vrai peintre de l'Empire, dans toute l'acception du mot. Il ne manque que peu de chose au *Miltiade*, pour être bien; il ne lui manque que le mouvement juste et heureux de la figure entière, l'expression vraie, le dessin correct de la tête, le modèle simple et ferme de toutes les formes, et c'est là vraiment peu de chose en effet.

Les compositions de M. Simon Guerin, car ces peintures ne peuvent guère avoir une autre dénomination, sont d'une disposition et d'une grâce antiques des plus heureuses. Le talent de M. Simon Guerin nous était déjà connu, et les deux toiles représentant, l'une le *Printemps* et l'autre *l'Eté*, n'ont fait que confirmer l'heureuse opinion que nous avions conçue de lui. *L'Eté* est surtout d'une chaleur, d'une animation et d'une grâce admirables: aussi, avons-nous appris avec plaisir qu'un homme de goût de notre connaissance en avait déjà fait l'acquisition. Nous avons déjà exprimé nos regrets de voir M. Guerin s'en tenir à de simples esquisses, sans mettre à exécution tout le bonheur de ses pensées; cet artiste vient d'accomplir le but de nos désirs, et voilà que le résultat est loin de répondre à notre attente. Son épisode de la destruction d'Herculanum n'est plus en rapport avec ce que nous connaissions de M. Guerin: il manque complètement de science et de savoir comme tableau fait et rendu, et puis ensuite nous trouvons que la composition même n'en est pas aussi heureuse et aussi bien choisie que dans les tableaux du même auteur, d'une plus petite dimension. Que M. Simon Guerin fasse des études consciencieuses et sévères; il serait vraiment fâcheux que son imagination riche et heureuse ne puisse prendre un plus libre développement.

La *Judith* de M. Ch. Lefèvre n'est pas sans mérite, et l'idée en est assez heureuse. Pour éviter les embarras d'une grande composition, M. Lefèvre a eu recours à un moyen ingénieux, et qui offre de l'intérêt: Judith vient de trancher la tête à Holopherne, la suivante la

tient enveloppée, et la belle Juive jette un dernier regard d'effroi sur le corps ensanglanté de sa victime; seulement le corps d'Holopherne n'est pas contenu dans le cadre du tableau, et ce n'est que le spectateur que Judith regarde d'un air épouvanté. Voilà, sinon une œuvre complète, du moins un sujet bien compris. Il faudrait peu de chose pour rendre cette peinture excellente, et ce peu de chose qui n'y est pas n'est autre que cette nuance si délicate qui fait les supériorités artistiques. On ne trouve pas, par exemple, chez M. Lefèvre, cette justesse intime de la forme qui donne de la sévérité à une œuvre, et que les artistes nomment communément du caractère, et c'est surtout dans la tête de la suivante de Judith que ce défaut est le plus sensible.

M. Molin nous a envoyé un *saint Bruno en prière*, que l'on pourrait croire d'abord être une copie de Le Sueur, s'il n'était pas donné à tout le monde le droit de peindre un saint Bruno dans la manière que Le Sueur a conçue et exécutée avec une si grande supériorité. Nous en revenons cependant à blâmer chez M. Molin cette tendance à imiter un homme de mérite, avec une extrême servilité. Qu'on s'approprie certaines qualités particulières à un génie supérieur pour les appliquer à sa pensée propre, rien de mieux; mais la servitude que nous reprochons à M. Molin, dénote chez cet artiste peu de forces et peu de ressources. Pourtant son *saint Bruno* n'est pas sans mérite. — On peut appliquer à l'*Agar dans le Désert*, de Mlle Sophie Hubert, une partie des reproches que nous adressons tout à l'heure à la *Judith* de M. Lefèvre. Ce tableau, comme aperçu, est agréable, mais il ne supporte pas l'analyse: la tête d'Agar manque d'expression, et les mains sont très mal dessinées. Tout ce qui est ajustements est très bien, et le fond du paysage a du charme et de la profondeur. C'est donc toujours le manque de savoir qui nuit à certains artistes, et il est étrange qu'il y en ait peu pour se le persuader. En général, on se creuse la tête pour trouver un sujet, on se donne beaucoup de mal pour le composer, et l'on ne réfléchit presque jamais si l'on a la force suffisante pour l'exécuter: c'est que le sentiment d'où naît l'exécution de l'expression et de la forme est le côté artistique le plus essentiel pour produire de belles choses, ce dont on ne paraît pas se douter le moins du monde. Un fragment de bas-relief antique, un tout petit portrait d'Holbein sont de parfaites œuvres d'art, tandis que telles ou telles grandes compositions n'offrent souvent que de très médiocres résultats.

Puisque nous avons parlé de la *Judith* de M. Ch. Lefèvre, nous ne dirons rien de celle de M. Dupré, et ce sera de notre part une excessive bienveillance.



Toujours rien au Grand-Théâtre, sauf un concert dont nous ferons grâce à nos lecteurs. Il y a des choses dont il vaut mieux ne pas parler plutôt que d'en trop dire, et le silence en certaines occasions est souvent plus éloquent que la critique.

Nous avons dit et nous maintenons que le répertoire de notre première scène pourrait être plus souvent renouvelé, et que les nouveautés ne manquent pas, quoi qu'on en veuille faire croire. Pour ne pas nier complètement qu'il y a absence totale de nouveauté, le théâtre, dans la personne de ses gérants responsables, affirme que tous les ouvrages donnés à Paris depuis un certain temps ne méritent pas l'attention ni les frais qu'on serait amené à faire pour les représenter.

En principe, et si ce n'est pour les pièces dont les chutes à Paris ont été formelles et définitives, nous n'admettrons jamais que l'opinion d'un directeur, quelque habile qu'il soit, quelque fin connaisseur qu'on veuille le supposer, puisse jamais être mise au lieu et place du jugement du public: ce n'est pas à vous, administrateurs, à décider; c'est à lui, public, qui paie et qui veut du nouveau.

En admettant qu'en avril 1840, époque officielle, M. Adam, le nouveau directeur, ait eu besoin de jeter un regard une année derrière lui pour s'enquérir des nouveautés possibles à adopter, et en remontant par conséquent au commencement de l'année 1839, nous comptons jusqu'à ce jour, c'est-à-dire dans un espace de trois années à peu près, sur les trois premiers théâtres de la capitale, l'Académie royale de musique, le Théâtre-Français, l'Odéon ou la Renaissance (nous classons ces trois scènes sous le terme générique de Théâtre-Français), et l'Opéra-Comique, nous comptons, disons-nous, quatre-vingt-trois pièces nouvelles, en y comprenant deux ou trois reprises importantes et à grand succès.

Sur ces 85 pièces, vingt-deux ont été représentées à Lyon, dans les trois genres: nous les indiquerons si on y tient. Restent donc soixante-trois pièces, parmi lesquelles évidemment on peut faire un choix. Nous ne pousserons pas l'évidence des faits que nous avançons jusqu'à donner une liste complète de tout ce répertoire, dans lequel on trouve du bon, du passable, du médiocre et du mauvais. L'énumération chronologique en serait facile; mais nous préférons, pour économiser le temps et l'espace, indiquer seulement ce qui nous a paru le plus important, sauf meilleur avis.

Ainsi: de l'Académie royale de musique, pourquoi n'a-t-on pas monté le *Drapier* de Halévy, les *Martyrs* et la *Favorite* de Donizetti, le *Lac des Fées* d'Auber, la *Vendetta* de M. de Ruoltz, *Xacavilla* de Marliani, la nouvelle traduction du *Freyschutz*, et les trois ballets: le *Diable amoureux*, la *Gypsy*, et *Giselle*?

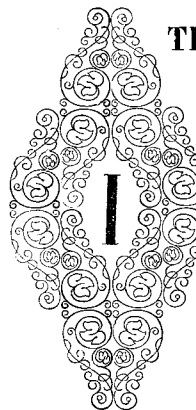
De la Comédie-Française, pourquoi n'a-t-on pas monté la *Fille du Cid* de C. Delavigne, *Latrémont* d'Eugène Sue, l'*Alchimiste* d'Alex. Dumas, un *Cas de conscience* de M. Lafont, *Zacharie ou l'Avare de Florence* de Rosier, le *Conseiller rapporteur* de C. Delavigne; et aujourd'hui à l'Odéon, *Mathieu Luc*, un *Jeune homme, Amour et Sagesse* et pourquoi ne reprendrait-on pas l'immortel *Don Juan* de Molière, qui vient d'obtenir tant de succès?

Rien qu'à l'Opéra-Comique, pendant ces trois années que nous passons en revue, on a joué vingt-six ouvrages, et dans le nombre alors pourquoi ne pas avoir fait un choix, et n'avoir pas monté la *Fille du régiment* de Donizetti, *Carlina* d'Ambroise Thomas, *Zanetta* d'Auber, l'*Opéra à la Cour*, arrangé par Grisar et Boïeldieu, la *Reine Jeanne* de Monpou, la *Rose de Péronne* d'Adam, les *Treize* de Halévy, *Polichinelle* de Montfort, le *Shérif* de Halévy, les *Travestissements* de Grisar, le *Guit-tarero* de Halévy, *Frère et Mari*, et la reprise si importante de *Richard-Cœur-de-Lion*?

Evidemment, pour n'avoir rien fait de tout cela, il faut qu'il y ait ou bli, négligence ou mauvaise volonté. Inutile de chercher de ces trois causes quelle est la bonne; constatons seulement qu'il y a aussi inabilité et faute grave, choses pires en administration dramatique que l'oubli, la négligence ou la mauvaise volonté.



## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



Il est impossible de prononcer sur *Ruy-Blas* une approbation ou une condamnation absolue. Dans cette œuvre de Victor Hugo se trouvent à la fois de magnifiques inspirations et de cyniques paroles, de l'exagération, de la philosophie, de l'histoire, peu d'entente de la scène, beaucoup d'invéraisemblance, et quelques longueurs. Ce qui caractérisera surtout *Ruy-Blas* dans l'avenir, — à supposer que l'avenir daigne s'en occuper, — ce sera le licencieux dévergondage d'une partie de son style. La critique a souvent reproché à Victor Hugo ses allures parfois triviales; il a voulu forcer celle-ci à se taire, en devenant ignoble avec vanité. On dirait un homme de génie s'enivrant au fond d'une taverne: sa crapuleuse orgie lance encore quelques éclairs d'esprit naturel, mais le cadre et l'ensemble du tableau font mal à voir.

L'œuvre de Victor Hugo a très peu réussi aux Célestins.

Les proportions de *Ruy-Blas* semblaient destiner ce drame à notre Grand-Théâtre; mais la troupe de comédie, dans son état de démembrement, n'aurait pu l'aborder. Comment se fait-il alors que notre direction, suivant son système actuel, n'ait pas appelé en représentation une douzaine d'acteurs et d'actrices de Paris ou de Saint-Etienne, se trouvant sans emploi? C'était pour elle une occasion nouvelle d'irriter ses propres artistes et de se ruiner avec éclat. Heureusement, cette fois, il n'en a pas été ainsi: la troupe du petit théâtre a seule joué *Ruy-Blas*, et cela convenablement, si nous en exceptons toutefois les rôles secondaires.

MM. Alexandre, Ambroise, et M. Seguy lui-même, se sont fait justement applaudir; Mad. Thibaut a eu de beaux moments: cependant, on doit le dire, la dernière scène du cinquième acte l'écrase tout-à-fait. Cette dame a dans son jeu trop de calme et de naturel pour bien rendre les positions forcées.

— Nous étions à nous réjouir du départ de M. Laferrière, lorsque la direction s'est empressée de traiter pour les représentations fort peu extraordinaires de MM. Hoffmann et Brindeau, que Paris cède à la province. C'est, pour Lyon, un prétexte comme un autre d'habituer le public à l'augmentation continue du prix des places au théâtre: le prétexte a donc été saisi.

M. Hoffmann dit admirablement les chansonnettes anglaises et normandes; son séjour à Paris et à Rouen lui a permis de cultiver ce double genre, et cet acteur a surtout le mérite d'être un imitateur habile. N'étant pas doué d'un fond de gaieté expansive et d'un naturel comique, Hoffmann vise à la simplicité, à l'ingénuité, et souvent son esprit l'aide à représenter la sottise. Cet artiste a certainement du mérite, mais ce mérite n'obtiendra jamais le succès de vogue acquis autrefois à Breton. Néanmoins, puisque celui que Paris nous a enlevé n'est point encore remplacé sur notre scène, nous engageons la direction à retenir Hoffmann comme acteur ordinaire; il sera plus d'une fois utile aux Célestins.

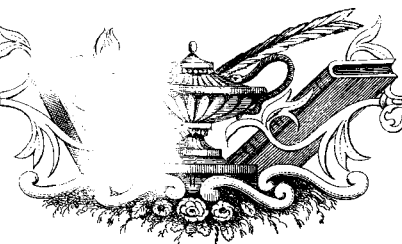
Le physique et la voix de M. Brindeau sont fort agréables; mais par malheur son jeu manque de finesse, de distinction, et sa prononciation est vicieusement affectée. Dans la crainte d'une comparaison trop défavorable pour lui, nous conseillons à ce jeune homme de s'abstenir désormais de paraître désormais dans les rôles précédemment joués par Alexandre. Et maintenant nous croyons ne pouvoir mieux faire que de citer une opinion du *Censeur*, tout-à-fait conforme à celle que l'*Artiste* a depuis longtemps formulée: « Pourquoi donc augmenter le prix des places pour des artistes qui valent tout au plus les nôtres? C'est toujours là ce déplorable système de faire de l'affiche quand même. »

En attendant mieux, nous conseillons au public de répéter ce grand mot *patience* que M. Brindeau nous chantait l'autre jour. *O Pilules du Diable*, renouvellerez-vous enfin pour les Célestins le miracle opéré par la *Grâce de Dieu*? On dit que ceux qui ont lassé le Ciel trouvent parfois un salut momentané dans l'assistance des puissances d'en bas: nous verrons bien!...

P. S. On nous communique à l'instant une lettre que nous hésiterions à attribuer à M. Laferrière, si elle n'était signée de ce nom en toutes lettres. Le jeune acteur se sert de la voie d'une petite feuille d'affiches, dernière interprète de ceux qui n'en ont plus d'autres; libre à lui: mais Dieu nous garde de nous respecter assez peu pour recourir à la trivialité d'expressions employée à notre égard!

M. Laferrière s'étonne de ce que notre bienveillance se soit à la fin changée pour lui en lassitude: puisqu'il désire une explication, qu'il l'obtienne donc. Lors de son arrivée à Lyon, ce jeune homme sollicite personnellement notre indulgent appui: nous le lui avons accordé tant que les intérêts de l'art, du répertoire, de la curiosité publique et des recettes n'ont pas été compromis. Plus tard, et à force de retarder le moment qui était venu pour lui de partir, M. Laferrière a fatigué, malgré ses correspondances et peut-être à cause d'elles, la presse et le public. Toute opinion raisonnable tournant alors contre l'acteur, nous avons dû changer avec elle. Voilà ce qui explique cette phrase de notre dernier article: « Pourquoi M. Laferrière ne s'est-il pas éloigné de Lyon il y a cinq semaines? Il eût alors emporté nos sympathies. » Les faits par nous avancés n'ont pas été démentis, et ne pouvaient pas l'être. M. Laferrière n'est point de force à motiver longtemps une augmentation du prix des places, et nous répéterons une circonstance qui tranche le débat. Les contre-marches de première galerie et de parquet, qui certain samedi se vendaient 1 fr. avant le *Débutant* et *Louissette*, étaient montées à 1 fr. 25 cent. lorsqu'il ne restait plus que *Louissette* où ne jouait pas M. Laferrière. Devant un pareil fait, voudriez-vous que la presse consciencieuse persistât à soutenir un acteur?

Ce jeune homme prétend être attaché encore à un théâtre de Paris: puisqu'il l'affirme, nous voulons bien le croire, quoique la rumeur publique ne soit pas du même avis. Mais ceci nous importe fort peu, et vraiment, dans l'intérêt de la gloire de M. Laferrière, nous aimerions autant qu'il en fût autrement. Un engagement pour Paris n'est pas une garantie nécessaire du talent d'un artiste, tandis que l'on ne comprendra jamais qu'un théâtre accorde pendant l'hiver un congé de deux ou de trois mois à l'acteur sur lequel il fonde des espérances. Que Lyon obtienne donc, au mois de décembre, des représentations de Bouffé, de Rachel, de Duprez ou même de tout talent secondaire mais réel, fixé par un engagement à Paris; M. Laferrière a le bonheur, au contraire, de n'être pas indispensable au théâtre du Vaudeville: que le Ciel lui conserve cette indépendance, puisqu'elle lui plaît; mais, du moins, Lyon a bien fait de ne pas abuser plus longtemps de sa complaisance à rester parmi nous.



# MUSIQUE

DE

# L'ARTISTE

en province.



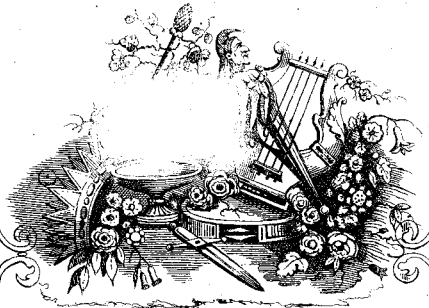
## Charlotte de Savoie

Paroles  
DE  
*Monsieur*  
ANTONY RENAL

BALLADE DE 1470

Musique  
DE  
L. RUOTTE  
*du Conservatoire.*

*à Madame  
la Comtesse de Merlin*



à LYON, au Bureau Central Rue de l'Arbre-Sec. 31.



L'Artiste en Province  
N° 55.

# Charlotte de Savoie

Dimanche  
12 . Decembre 1841.

Ballade de 1470.

Paroles de M. Antony Rénal.

Musique de L. Puoté, du Conservatoire

à Madame la Comtesse Merlin

Andante  $\text{Met} = 72 = \text{♩} =$

Molto Espressivo.

PIANO.

Au fond d'un noble et vieux ma-

noir ja-dis Char - lot - te de Savoie morte aux honneurs morte à la joie di-sait di -

sait vous qui venez me voir vous qu'ici l'espérance a - me - ne bonne gens comptez peu sur moi, hé -

rall.



Met - 63 - ♩ -

las je ne suis que la Reine je ne suis que la Reine par -

louré

lez aux maitresses du Roi parlez parlez parlez aux maitresses du Roi parlez parlez aux maitresses du Roi!

2.

Louis onzième mon époux  
Dans ce castel m'a reléguée,  
Ma tendresse envain prodiguée  
Mes pleurs, mes pleurs, augmentent son courroux!  
Fol amour l'aveugle et l'entraîne  
Loin d'un cœur qui garde sa foi...  
Je n'ai plus (que le nom de Reine) bis )  
Parlez aux maitresses du Roi!

3.

Si dans mon escarcelle encor  
Pour vos pauvres luit quelque chose  
Que la pitié vite en dispose  
Hélas! c'est la tout mon trésor!  
Dans l'exil votre souveraine  
N'a plus ni bon plaisir ni loix  
Elle n'a (que le nom de Reine; (bis)  
Parlez aux maitresses du Roi!

## CHRONIQUE MUSICALE.

Nouveaux projets pour un Cercle musical. — Concert de M. Sowinski. — Mad. de Lozano. — Salons de MM. Benacci et Peschier. — M. P. Sain d'Arod.



Voici le Cercle musical qui ouvre la série de ses concerts de chaque année, dans ce même petit espace étroit, sourd, incommodé, cette espèce de vestibule (car on ne peut pas appeler cela une salle), que vous savez ; et M. Albert Sowinski, pianiste d'un talent incontestable, a déjà, dans une première soirée, donné le signal de cette longue suite de concerts qui se prolongeront, comme à l'ordinaire, jusqu'au mois d'avril prochain. La saison est commencée : auditeurs et dilettanti, à vos postes ! les chefs d'orchestre ont en main leur bâton de mesure, les virtuoses choisissent les morceaux qui doivent produire le plus d'effet ; tous les exécutants accordent leurs instruments, la grande famille des musiciens s'émeut et s'agite : donc, nous allons commencer.

Nous nous attendons à une avalanche de concertos, de cavatines, d'ouvertures, de fantaisies, de caprices plus ou moins caractéristiques, de duos, trios et quatuors, de symphonies, et surtout de variations ! Les variations, c'est ce qui varie le moins : on n'en sortira jamais ; et cependant, il faut bien le dire, on se blase à Lyon en fait de concerts. Nos artistes les plus aimés ont bien du talent, mais nous les savons par cœur ; et puis les programmes sont immuables, ce sont toujours les mêmes procédés et les mêmes visages : il faudrait du nouveau, de l'imprévu, de l'extraordinaire ; il faudrait une salle surtout, et c'est là le problème, problème insoluble, à ce qu'il paraît.

Décidément on renonce au projet monumental de la boucherie des Terreaux : il est bien convenu que les idées quelque peu grandioses et artistiques ne peuvent pas germer à Lyon... Ce n'est pas faute de semer, sans doute, mais le terrain n'est pas fertile et ne produit pas. Les amis de l'art quand même (ceux-là sont rares), les amateurs du confortable, n'ont cependant pas abandonné leur idée favorite : Faisons bon marché, disent-ils, si cela vous convient absolument, de la réunion des cercles que des raisons de convenance et de distance pouvaient rendre impossibles ; mais, par le Ciel ! ayez une salle de concert, modeste s'il le faut, mais spacieuse, mais d'une acoustique convenable, et que la seconde ville de France n'ait pas à rougir plus longtemps de sa complète indifférence artistique ; vous n'avez pas voulu de notre grande idée, et Dieu sait si les projets, les dessins, les discussions vous ont manqué pour aplanir les difficultés : eh bien ! nous en avons une autre plus petite, plus terre à terre, plus mesquine, et dans ce sens elle vous séduira davantage, sans doute ; quant à nous, nous aurons rempli à peu près notre but. Voyez plutôt : de deux localités, la première qui n'est autre que l'hôtel de Provence, place de la Charité, la seconde située quai Bon-Rencontre, près du pont Lafayette, nous choisirons la plus commode comme point central, comme disposition intérieure, comme prix de location. Au moyen d'un capital de 150,000 fr., divisés en actions de 1000 f., dont le produit servirait aux frais d'organisation et d'acquisition, nous élevons, avec un bail de vingt-cinq ans, un établissement qui aura deux buts principaux : une salle de concert, si nécessaire au Cercle musical et à toute la musique qui s'exécute à Lyon pendant six mois de l'année, et une salle d'Exposition pour la Société des Amis des Arts, dont l'installation annuelle au Palais Saint-Pierre n'est que provisoire. Ajoutez à ces deux bases de notre projet des accessoires que l'on peut composer d'un salon de jeu et de réunion, de deux salles de billard, d'un salon de lecture, d'une bibliothèque, d'un estaminet avec office, d'une salle à manger, de bureaux et de logements pour le directeur et les employés, et vous retrouverez dans notre idée secondaire la réalisation de notre idée première, moins la pensée monumentale qui vous a effrayé. Ici l'exécution est plus facile, et nous vous prouverons par des chiffres que les intérêts de l'art pourront s'allier à merveille avec ceux des actionnaires fondateurs.

Avouons-le, ce raisonnement nous séduit ; mais ce qui nous séduirait bien davantage, ce serait d'arriver à une solution. Le temps des causeries est passé, il faut agir. Les chiffres qui établissent d'une manière indubitable la facile exécution et les bénéfices résultant du projet que nous ne faisons qu'indiquer aujourd'hui, ces chiffres nous les avons. Nous les grouperons un autre jour ; pour le moment occupons-nous des faits accomplis.

Le concert de M. Sowinski n'avait pas attiré beaucoup de monde, et il faut espérer que la matinée musicale que cet artiste annonce pour dimanche sera pour lui plus fructueuse. Puisque M. Sowinski se décidait à essayer une seconde fois l'influence de son talent sur nos amateurs de musique, pourquoi n'a-t-il pas choisi les salons que MM. Benacci et Peschier viennent d'ouvrir. Ces Messieurs, éditeurs de musique intelligents, poursuivent avec persévérance leur œuvre de décentralisation artistique, en ce qui concerne du moins leur spécialité. Ils ne se sont pas contentés d'éditer à leurs frais des œuvres nouvelles de Henri Herz et de Hüntén (nous analyserons les trois morceaux de Hüntén qui viennent de paraître), ils ont pensé comme Herz, comme Erard, comme Pleyel, à Paris, que leurs salons, destinés à leurs pianos d'abord, pouvaient convenir à des réunions musicales d'un goût exquis. Le quartier est éminemment central, et la plus grande salle peut contenir trois cents personnes. Tout cela, décoré dans le style de la renaissance, est d'une ordonnance simple et élégante à la fois. Le gaz y est répandu à profusion, et les toilettes de nos élégants y devront ressortir admirablement. Rien n'a été ménagé pour arriver à toutes les conditions de la meilleure sonorité possible, et quand nous parlions d'une salle de concert, nous ne pensions pas que si les salons de MM. Benacci et Peschier ne vont pas à une instrumentation bruyante et à un public nombreux, du moins ils conviennent surtout à l'exécution d'un pianiste dont le doigté délicat et détaillé se perd dans le foyer du Grand-Théâtre, bon tout au plus pour les voix. Deux cours importants vont s'ouvrir dans les salons de MM. Benacci et Peschier : un cours de piano par M. Alexandre Billet, et un cours de chant par M. Ruotte. Les noms de ces deux artistes si recommandables sont de puissantes recommandations.

Pour la troisième fois je reviens à M. Sowinski, que les digressions qui naissent sous ma plume m'ont toujours fait abandonner. M. Sowinski est arrivé à Lyon précédé d'une réputation de musicien et de littérateur : en effet, on doit à cet artiste un travail précieux sur l'histoire de l'art dramatique en Pologne, travail qui fait partie du grand ouvrage de la *Pologne illustrée*, publié sous la direction de Léonard Chodzko ; et, d'un autre côté, plus de soixante œuvres de piano, parmi lesquelles on peut signaler un fort beau concerto, des duos, des mélodies expressives, et des fantaisies sur les motifs des opéras les plus connus.

Tels sont les titres du compositeur. Comme exécutant, il faut rendre justice à M. Sowinski. Pour moi surtout, et je l'avoue à ma honte, que le piano n'amuse pas toujours, et cela tient aux défauts inhérents à l'instrument, lesquels engendrent la monotonie et écartent le chant, je reconnais que M. Sowinski, dont l'habileté à résoudre les difficultés est manifeste, fait tous ses efforts pour lier les sons le plus possible, qu'il accentue avec fermeté et vigueur, et que ses chants sont largement dessinés. Le grand duo des *Puritains* et les *Souvenirs des bords du Rhin* ont fait un plaisir réel. Ce dernier morceau était suivi d'une étude pour la main gauche seule, et d'une étude en octaves, le tout supérieurement exécuté.

Mad. de Lozano Roberts s'est fait entendre au concert de M. Sowinski et au Grand-Théâtre, et nous avons rarement écouté un organe plus riche, une voix plus pleine, plus sonore, mieux timbrée. Comme cantatrice, Mad. de Lozano a beaucoup à faire, beaucoup à acquérir, quand ce ne serait que l'expression ; mais elle est admirablement servie par son instrument vocal de la famille des mezzis contraltos, que le travail élargira aux deux extrémités, mais dont le médium est d'une ampleur, d'un velouté et d'une facilité d'émission remarquables. Cette voix-là, au Grand-Théâtre, nous conviendrait supérieurement, et avec d'autant plus de raison que les voix nous manquent tout-à-fait. M. Cherblanc, toujours avec la fantaisie sur le *Petit Tambour*, de David, et M. Audran, dans une mélodie de sa composition, complétaient les agréments de la soirée.

Voici venir six mélodies intitulées *les Marguerites de Roussillon*, dues à M. P. Sain d'Arod, compositeur qui ne s'est fait connaître jusqu'à ce jour que par des œuvres de musique sacrée. On doit à M. Sain d'Arod, élève de Paër, une tragédie lyrique, *Clarovir et Saphora*, en un acte, exécutée par fragment, l'hiver dernier, au Conservatoire de Paris, et dont nous pourrions dans quelques jours entendre l'ouverture au Grand-Théâtre. Nous souhaitons à la musique de M. Sain d'Arod le même succès qu'elle a déjà obtenu à Paris.

J'oubliais de vous dire que le cours de piano qui doit s'ouvrir dans quelques jours dans les salons de MM. Benacci et Peschier, se composera d'un cours supérieur par M. Alex. Billet, et d'un enseignement élémentaire par M. J.-J. Rebsamen. Ces deux cours auront lieu trois fois par semaine, et ne coûteront que 20 fr. par mois. Trois grandes soirées musicales données pendant la durée de la session doivent assurer des progrès des élèves, dont le nombre est limité. Dépêchez-vous donc de vous faire inscrire, car certainement tout le monde ne pourra pas être admis.

E. L....r.

Mots annonçons à nos lecteurs que nous posséderons dans quelque temps un tableau monumental et commémoratif de l'épouvantable inondation qui a failli engloutir notre ville l'année dernière ; les dames pieuses de la ville, persuadées que c'est à l'intercession de la Patronne de la chapelle de Fourvières que l'on a dû la diminution des eaux le neuvième jour, font exécuter un tableau d'actions de grâces à cette intention.

Cet ouvrage, destiné à perpétuer à jamais le souvenir d'un des plus épouvantables événements dont notre ville ait été témoin, est exécuté par un artiste de notre ville, à qui l'on est redevable du perfectionnement du procédé de peinture si illustré par les Grecs de l'antiquité.

Tout porte à croire que, dans cette œuvre capitale, l'auteur des *Cénoises*, que nous avons vues cette année exposées dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, fera ses efforts pour s'élever à la hauteur de la poésie d'un ouvrage qui est destiné à rappeler aux générations futures et les malheurs de notre ville et la pitié de ses habitants. (*Communiqué.*)

## Lettres Lyonnaises.

### VII.



CONNAISSEZ-VOUS l'opéra de *Camille ou le Souterrain* ? — Il y a dans cette pièce un laquais qui marche devant son maître, en s'écriant, du plus grand sérieux du monde : « Monsieur, nous allons bien nous amuser ! » — Et le timbre de sa voix sent parfaitement le bonjour d'un conducteur de pompes funèbres.

Ne trouvez-vous pas qu'à l'heure qu'il est chacun de nous ressemble quelque peu à ce valet ? — Rencontrons-nous un ami, notre première parole est celle-ci : « Nous allons bien nous amuser pendant ce carnaval ! » — Et cela de ce ton qui semble dire :

« Frère, il faut mourir ! »

C'est qu'en effet il y a du spleen dans l'air qui nous environne : — le ciel se fond en eau ; — nous venons ni plus ni moins d'échapper en une semaine à deux tremblements de terre ; — notre théâtre prétendu lyrique est d'un maussade à faire fuir dans un désert tout tympan quelque peu délicat ; — l'Exposition n'a en elle-même rien de bien récréatif ; — les femmes quelque peu jolies restent au coin de leur feu à médire sur l'amour en général passé, présent et avenir ; — et pour comble de malheur, 1842 est à nos portes, attendant pour entrer que saint Sylvestre soit couché.

Si nous ne faisons pas ici une longue tirade sur les agréments et les désagréments du premier jour de l'an, c'est qu'il est à parier que vous en avez vous-même au moins trois ou quatre toutes prêtes à être vociférées au besoin, tant vous sentez comme moi, en cet instant, l'inutilité des portiers, des domestiques, des tambours de la garde-nationale, et d'une foule d'autres objets de luxe auxquels on est forcé de donner pour le moins un quart de caramels ou toutes autres douceurs.

Voilà sans doute pourquoi nous avons tous la physionomie quelque peu assombrie : aussi, à notre avis, décembre est-il un des plus tristes mois que nous sachions ; — c'est l'époque où chacun de nous se promet d'en finir avec tous ses vieux péchés. — Nous bâtissons de merveilleux projets de réforme ; — nous nous voyons déjà, simples anachorètes, dans quelque fraîche et nombreuse Thébaïde. — Hélas ! le lendemain même où 1842 aura sonné sa première heure, chacun courra, comme par le passé : — celui-ci à son péché d'amour, — celui-là à sa passion la plus vivace, — tous à quelques petits bonheurs mêlés de quelques grandes douleurs.

Mais vraiment, si nous n'y prenions garde, nous tomberions dans la morale et le *mélancolisme*. — Arrière donc toute idée sérieuse ! et mettons vite la main sur les dernières charges de cette année 1841, laquelle a commencé un vendredi pour mourir à pareil jour :

D'abord, c'est le dernier vote du Conseil municipal en faveur du polonais M. Adam Kisielewski, lequel s'est présenté sérieusement devant cette grave assemblée avec ces simples paroles : « M. le Maire et vous autorités locales, je suis dans le plus grand embarras d'argent, et c'est à vous, dispensateurs et dissipateurs des fouds de la ville, que je m'adresse : bien que j'aie besoin de cinquante mille francs, je ne vous en demanderai cependant pour l'instant que quinze mille, et voici pourquoi : Un prêteur, — excellent homme du reste, et fort connu, — offre de me prêter cinquante mille francs, mais à la condition expresse que je lui donnerai aussitôt les quinze mille francs que vous allez me voter. »

Ce discours a produit, à ce qu'il paraît, une si vive sensation sur M. le Maire et sur les conseillers municipaux, que, sur-le-champ et sans autre examen, les quinze mille francs ont été votés.

Mais M. le Préfet, — qui est un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de sens, — a compris qu'il y avait là une sensible maladresse et une profonde incurie des choses théâtrales de la part de M. le Maire et de MM. ses conseillers, et, la circulaire du Ministre en main, il alla par lui-même aux informations, pour savoir s'il y avait lieu à jeter encore quinze mille francs dans le gouffre théâtral. — Ce qu'il aura découvert, nous ne pouvons le savoir ; — mais, à coup sûr, il aura dû voir que depuis longtemps nos théâtres n'ont été aussi mal administrés ; que le Grand-Théâtre, ainsi que le Gymnase, n'a point de répertoire ; que tous nos chefs-d'œuvre sont impitoyablement mutilés ; que, décors et costumes, tout tombe en ruine ; qu'on en est réduit, en plein hiver, saison des plus favorables, à admettre sur la scène toutes les médiocrités qui passent, et cela avec augmentation du prix des places : ce que M. le Maire ne devrait pas permettre, s'il était homme à s'entendre quelque peu en ce qui touche l'art ; enfin, que le cabotinage nous déborde, et qu'il serait temps qu'on mît fin à un état de choses aussi déplorable pour les artistes que pour le public.

Tiendra-t-on compte de la circulaire ministérielle ? M. le Maire semble s'en préoccuper fort peu. — Il n'y a donc quelque chose à attendre, pour l'amélioration des choses, que de la sagesse et de la haute intelligence de M. le Préfet. — Espérons beaucoup de la nouvelle année.

Pour l'instant, M. Provence est entièrement absorbé dans la mise en scène des *Pilules du Diable* : il ne rêve que magnifiques poignées de sabre pour les figurants, que robes d'une entière blancheur pour les figurantes ; ajoutez qu'il compte y faire manœuvrer deux petits chevaux, sur lesquels il a reporté une partie de la tendre affection qu'il avait pour feu Jocko. — M. Provence a compris qu'à une époque où les décors et les costumes remplacent en partie l'esprit, la verve, le comique, la passion des poètes d'autrefois, c'était une belle place à prendre que celle de metteur en scène : aussi a-t-il jeté là toute son âme. — Je vous le dis, M. Provence est un des grands auteurs dramatiques de ce temps-ci, — à sa manière.

On parle d'une comédie fort curieuse qui se monte chaque jour, et dont le public pourra sans doute jouir bientôt. D'avance nous pouvons dire que l'intrigue en est amusante, — c'est *la Belle-Mère et le Gendre* ; — cette pièce sera suivie d'un vaudeville qu'on dit aussi des plus piquants, c'est *la Femme de l'Acoué*. — Il y a, dit-on, dans ces deux pièces, du Figaro de Beaumarchais et du Crispin de Destouches.

— L'Opéra-Comique vient de représenter un opéra comique en deux actes, de M. Montfort, et intitulé : *la Jeunesse de Charles-Quint*.

— Mlle Virginie Bourbier, qui était depuis longtemps à St-Petersbourg où elle a laissé de vifs regrets, vient de débiter avec un succès réel à la Comédie-Française, dans le rôle difficile de la Thysbé d'*Angelo*. Une taille majestueuse, une voix pleine de charme, un geste expressif, telles sont les qualités qui distinguent cette actrice, destinée, à ce qu'il paraît, à recueillir une partie de l'héritage de Mlle Mars.

— L'auteur célèbre des *Mémoires du Diable*, M. Frédéric Soulié, va publier un roman destiné sans doute à un immense succès. Ce livre encore inédit a pour titre : *Si jeunesse savait ! Si vieillesse pouvait !* C'est un roman de mœurs dans lequel l'auteur place une pensée philosophique développée avec cette verve, cet intérêt dramatique, cette puissance de combinaison qui ont mérité à M. Frédéric Soulié la place qu'il occupe dans la littérature moderne.

— On achève au Musée du Palais St-Pierre la pose des magnifiques plâtres du baptistère de Florence, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Ils sont placés dans la grande salle près de la monnaie, et parfaitement éclairés.

— Notre Musée archéologique va être bientôt enrichi de deux marbres antiques, découverts récemment à Rome, et donnés à la ville par M. Fulchiron.

— La 83<sup>e</sup> livraison de la *Revue du Lyonnais*, qui vient de paraître, contient un long article de M. J. Morin sur le *Naturalisme*, lequel sera sans doute matière à discussion, et un travail historique fort intéressant de Mlle Jane Dubuisson sur la tour de Londres.

— La peinture de M. Paul Delaroche, dans l'hémicycle du palais des Beaux-Arts à Paris, est exposée aujourd'hui aux regards du public. Cette composition immense, qui porte environ quinze mètres de large sur quatre ou cinq de haut, comprend soixante-quatorze figures, dont celles des premiers plans sont un tiers plus grandes que nature. On s'accorde généralement à considérer ce travail comme l'œuvre capitale de M. Paul Delaroche.

— M. de Bastard vient de faire hommage à la Société littéraire de Lyon d'un extrait de son rapport dans l'affaire Quénisset. Si le sujet n'était pas par lui-même si sérieux, nous ne pourrions nous empêcher de remarquer le côté burlesque de ce singulier cadeau ; car il n'y a rien de moins littéraire, que nous sachions, qu'un réquisitoire. Où diable la poésie et les fleurs de rhétorique vont-elles se nicher ? Il faut, en vérité, que M. de Bastard soit bien pauvre de son propre fonds, qu'il soit obligé de s'étayer du crime de Quénisset pour arranger une composition qu'il veut bien appeler littéraire. Qui sait ? M. de Bastard fera peut-être une tragédie sur le même sujet.

### Nouvelles diverses.



Carle Elschœt a terminé les deux statues représentant l'une la Maternité et l'autre la Pauvreté, et que l'on sait être destinées à décorer le fronton méridional de l'Hôtel-Dieu de Lyon. On nous assure que cette nouvelle œuvre de M. Elschœt sera soumise aux regards du public lyonnais, à l'Exposition de la Société des Amis des Arts.

— Mlle Rachel vient de signer un nouvel engagement pour aller passer son prochain congé à Londres.



Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

# CATALOGUE GÉNÉRAL DE LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.

## VICTOR HUGO.

- Notre-Dame de Paris*, 2 vol.
- Le Dernier jour d'un Condamné*, 1 vol.
- Bug-Jargal*, 1 vol.
- Han d'Islande*, 1 vol.
- Odes et Ballades*, 1 vol.
- Orientales*, 1 vol.
- Feuilles d'Automne*, 1 vol.
- Chants du Crépuscule*, 1 vol.
- Voix intérieures*, 1 vol.
- Les Rayons et les Ombres*, 1 vol.
- Théâtre*, 2 séries.
- Cromwell*, 1 vol.
- Littérature et Philosophie mêlées*, 1 vol.

## DE BALZAC.

- Physiologie du Mariage*, 1 vol.
- Scènes de la Vie privée*, 2 séries.
- Scènes de la Vie de province*, 2 séries.
- Scènes de la Vie parisienne*, 2 séries.
- Le Médecin de Campagne*, 1 vol.
- Le père Goriot*, 1 vol.
- La Peau de Chagrin*, 1 vol.
- César Birotteau*, 1 vol.
- Le Lys dans la Vallée*, 1 vol.
- La Recherche de l'Absolu*, 1 vol.
- Histoire des Treize*, 1 vol.
- Eugénie Grandet*, 1 vol.

## ALFRED DE VIGNY.

- Cinq-Mars*, 1 vol.
- Stello*, 1 vol.
- Servitude et Grandeur militaires*, 1 vol.
- Théâtre complet*, 1 vol.
- Poésies complètes*, 1 vol.

## ALFRED DE MUSSET.

- Poésies complètes*, 1 vol.
- Comédies et Proverbes*, 1 vol.
- Nouvelles*, 1 vol.
- Confession d'un Enfant du Siècle*, 1 vol.

## CHARLES NODIER.

- Romans* (Jean Shogar, Thérèse, etc.), 1 vol.
- Contes* (Tribby, La Fée, etc.), 1 vol.

- Nouvelles* (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 vol.
- Souvenirs de la Révolution*, 1 vol.

## GOETHE.

- Le Faust complet*, trad. H. Blaze, 4 vol.
- Werther*, suivi de *Hermann*, trad. Leroux, 1 vol.
- Théâtre*, trad. X. Marmier, 4 vol.

## MADAME DE STAËL.

- Corinne*, 1 vol.
- Delphine*, avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol.
- De l'Allemagne*, avec préface de X. Marmier, 1 v.

## CASIMIR DELAVIGNE.

- Messéniennes et Poésies diverses*, 1 vol.
- Théâtre complet*, 5 séries.

## SAINTE-BEUVE.

- Poésies complètes*, 1 vol.
- Volupté*, 1 vol.

## OUVRAGES DE CHOIX.

- Œuvres du comte Xavier de Maistre*, 1 vol.
- Adolphe, etc., etc.*, par Benjamin Constant, 1 vol.
- Du Pape*, par Joseph de Maistre, 1 vol.
- Essais sur l'Histoire de France*, par Guizot, 1 vol.
- Satire Ménippée*, avec notes, par C. Labitte, 1 vol.
- Œuvres de la comtesse de Souza*, 1 vol.
- Physiologie du goût*, par Brillat Savarin, 1 vol.
- La Gastronomie*, poème, par Berchoux, 1 vol.
- Obermann*, par de Senancour, 1 vol.
- Manon Lescaut*, par l'abbé Prévost, 1 vol.
- Poésies complètes d'André Chénier*, 1 vol.
- Valérie*, par Mme de Krüdner, 1 vol.
- De l'Éducation des Mères de famille*, 1 vol.
- Poésies de Millevoye*, 1 vol.
- Nouvelles Genevoises*, par Töpffer, 1 vol.
- Poésies d'Antoine de Latour*, 1 vol.
- Lettres à Sophie sur la Physique*, par Aimé Martin, 1 v.

## CLASSIQUES FRANÇAIS.

- Théâtre de J. Racine*, 1 vol.
- Caractères de La Bruyère*, 1 vol.
- Pensées de Pascal*, 1 vol.
- Fables de La Fontaine*, 1 vol.
- Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, 1 vol.
- Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet*, 1 vol.

- Confessions de J.-J. Rousseau*, 1 vol.
- Gil-Blas*, 1 vol.
- Œuvres de Rabelais*, 1 vol.
- Les cent Nouvelles Nouvelles*, 4 vol.

## CLASSIQUES ÉTRANGERS TRADUITS EN FRANÇAIS.

- La Divine Comédie*, trad. A. Brizeux, 1 vol.
- Le Paradis perdu*, trad. Pongerville, 1 vol.
- Voyage sentimental de Sterne*, trad., 1 vol.
- Théâtre de Schiller*, trad. X. Marmier, 2 vol.
- La Jérusalem délivrée*, trad. A. Desplaces, 1 vol.
- Lord Byron*, trad. Benj. Larocque, 4 séries.
- Œuvres de Silvio-Pellico*, trad. Ant. de Latour, 1 vol.
- Le Koran*, trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol.
- Mémoires d'Alfieri*, trad. Ant. de Latour, 1 vol.
- La Messaïade de Klopstock*, trad. en fr., 1 vol.
- Le Vicaire de Wakefield*, trad. Mme Belloc, 1 vol.
- Morale de Jésus-Christ et des Apôtres*, 1 vol.
- Histoire générale des Voyages*, 5 séries.
- Tom Jones*, trad. Léon de Wailly, 2 vol.
- Confucius*, traduit par M. Pauthier, 1 vol.
- Confessions de S. Augustin*, trad. St-Victor, 1 vol.
- Les Lusitades*, de Camoëns, trad. nouv., 1 vol.
- Les Fiancés*, de Mazoni, trad. R. Dussueil, 1 vol.
- Théâtre et Poésies*, de Mazoni, trad. de Latour, 1 vol.
- Guerre de trente ans*, par Schiller, 1 vol.
- Tristans Shandy*, de Sterne, trad. Wailly, 1 vol.
- Simple Histoire*, trad. par L. de Wailly, 1 vol.

## CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS.

- Comédies d'Aristophane*, trad. Artaud, 1 vol.
- Théâtre de Sophocle*, trad. Artaud, 1 vol.
- Théâtre d'Eschyle*, trad. par M. Alex. Piéron, 1 vol.
- République de Platon*, trad. nouvelle, 1 vol.
- Romans grecs*, trad. nouv., 1 vol.
- Histoire d'Hérodote*, 2 vol.
- Moralistes anciens* (Socrate, Épictète, etc.), 1 vol.
- Histoire de Thucydède*, 1 vol.
- Diogène-Laërce* (Vies des Philosophes), 1 vol.
- Lucien* (Dialogues, Satir. philosoph.), etc., 1 vol.
- Petits Poèmes* (Anacréon, Hésiode, etc., etc.), 1 vol.
- L'Iliade d'Homère*, traduction nouvelle, 1 vol.
- L'Odyssée d'Homère*, trad. nouv., 1 vol.
- Lyriques*, 1 vol.

